

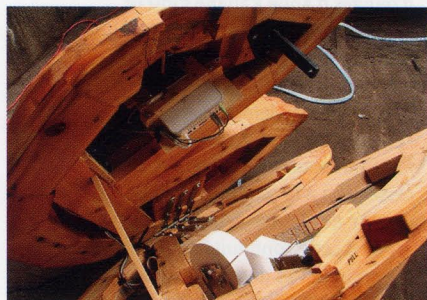
Jean-François LACOMBE : *Kortunefookie*

François CHALIFOUR

Kortunefookie, de Jean-François Lacombe, *horror vacui* ?

Sur le trottoir, une forme de bois en strates soigneusement laminées et vernies entrave la circulation piétonnière devant le centre d'artistes Articule. Incongru ? Peut-être ! On dirait une sorte de vaisseau spatial de bande dessinée échoué sur le flanc. Incongru ? Tout à fait ! Il s'agit de *Kortunefookie*, de Jean-François Lacombe, un artefact de communication qui roule sa bosse un peu partout depuis près de deux ans : Gatineau, Ottawa, New York et maintenant Montréal.

L'objet, on l'aura compris, est intrigant. Sa forme, qui est clairement une reproduction magnifiée d'un biscuit chinois, l'inscrit directement dans la tradition des sculptures du Pop Art, une sorte de Claes Oldenburg « dur ». Il est cependant curieux par sa facture artisanale : bois stratifié, découpe complexe des formes, couleur « naturelle ». Sous certains angles, il évoque même la carte en relief d'un paysage



montagneux. Par toutes ces allures, le *Kortunefookie* attire le regard et focalise l'attention. Devant pareille météorite culturelle, le passant s'arrête, observe et inspecte. S'il est vraiment curieux, il remarquera un dispositif mécanique situé à portée de main sur le devant de l'objet. S'il ose... et pour quoi pas ?, il appuiera sur le bouton qui se présente à lui et une languette de papier éjectée par l'engin lui proposera un message de sagesse imitant les adages de bonne aventure qui font sourire, à la fin de leur repas, les habitués des restaurants chinois.

Fin de la prise de contact, la communication est officiellement engagée. Après avoir ouvert le « canal » en attirant l'attention du badaud, un échange verbal s'amorce, la machine a parlé.

Le schéma de la communication sous-tend explicitement l'entreprise de Jean-François Lacombe. On peut déjà penser aux fonctions de Jacobson

et les appliquer presque littéralement au processus qui est lancé entre l'artiste et le spectateur intervenant. Il faut comprendre en effet que la démarche communicationnelle de l'artiste ne s'arrête pas là. Tout un dispositif électronique est mis à profit pour compléter le réseau. À l'intérieur de la galerie, sur une table bien en vue et sous une affichette explicite, un ordinateur attend le visiteur. Il pourra composer un message qui sera alors distribué par voie électronique à la machine sur le trottoir. Plus encore, n'importe qui ayant consulté le site Web de l'artiste bénéficiera de la même possibilité d'écrire un mot qui sera encore une fois retransmis à la machine. Ainsi, le billet qui est distribué sur le trottoir provient de l'interaction même du public – mais un public toujours anonyme, c'est la règle – vers un public récepteur, lui aussi anonyme, par définition. Ce processus est, par toutes sortes de manières, révélé par l'artiste et agit sans surprise, une fois surmonté l'étonnement de la prise de contact, par diverses stratégies de promulgation du projet interactif. Cependant, toute une dimension demeure cachée et donne à l'ensemble une nouvelle profondeur, un nouveau réseau d'interprétation analogique qui confère à la manœuvre un caractère métaphorique insoupçonné.

La machine s'ouvre comme un bivalve et révèle des entrailles complexes, véritable labyrinthe structural fait à la fois de pièces de charpente et de composants technologiques : des fils agglutinés serpentant dans les creux aménagés, des cartes à puces rutilantes de cuivres conducteurs. L'organe interne se présente donc comme un véritable centre névralgique dont les vides ne servent qu'à mettre en évidence les

pleins, et vice versa. Abysses, antres, cavernes, tout ce qui nous apparaissait, de l'extérieur, relativement lisse et fluide devient, à l'intérieur, sinueux, oblique, opaque et compartimenté. Comme si le monde des apparences, schématique et ordonné, ne couvrirait qu'un chaos biscornu et aléatoire. Une ribambelle d'exemples s'impose à l'esprit qui, comme la pyramide lisse à l'extérieur mais *dédallesque* à l'intérieur, évoque la dichotomie originelle chaos/cosmos. Toutefois, la référence la plus riche reste la tête humaine, relativement sphérique et cohérente vue de l'extérieur, mais absolument complexe et insondable considérée de l'intérieur. Le cerveau, tant dans sa forme que dans sa mécanique, est un méandre mystérieux dont on appréhende la richesse, mais dont on comprend à peine le fonctionnement. Dans la « boîte crânienne » de Jean-François Lacombe, qu'en est-il de ces poutres massives qui s'entrecroisent comme des galeries dans une gravure de Max Escher ? C'est comme si l'artiste livrait un combat titanique pour remplir le vide de l'enveloppe. Remplir le vide. Sous cet angle, l'entreprise prend une perspective qui mérite d'être investiguée.

Abandonné sur le trottoir, l'objet de bois apparaît isolé. Pourtant, un dispositif complexe, mécanique et électronique, assure au *Kortunefookie* un lien, artificiel sans doute mais effectif, avec le reste du monde. Ce système relationnel est basé directement sur les possibilités des nouveaux réseaux de communication comme l'Internet. En fait, il met en œuvre une telle possibilité, il active une interaction directe entre l'objet et le passant, une interaction de communication – comme le biscuit chinois, d'ailleurs. Comme le biscuit chinois, aussi, cette communication reste vide parce que

fondamentalement anonyme. D'où vient ultimement le message ? De nulle part. À qui s'adresse-t-il en fait ? À personne parce qu'à tout le monde. Mais alors ? Tout ce dispositif complexe (non pas celui, explicite, du *Kortunefookie*, mais celui de la télécommunication avec ses réseaux Web, ses Facebook, ses twitters et autres interfaces, avec ses satellites et ses antennes, avec ses millions de kilomètres de fils ou de fibre optique, avec ses claviers, ses micros, ses oreillettes) ne serait-il qu'une manière de remplir le vide, de combler la distance entre deux boîtes crâniennes ?

L'isolement est incongru, il dérange. Il entrave la circulation. Pour corriger la situation, il faut remplir le vide qui sépare les choses, les êtres. La communication, depuis qu'elle existe, demeure un moyen privilégié pour combler cette distance : capter l'attention, ouvrir le canal, échanger le message. Par toutes sortes de façons, la drôle de sculpture de Jean-François Lacombe, gisant sur son flanc devant la vitrine d'une galerie d'art, nous parle de cette tentative qui demeure, à ce jour, ambiguë quant au résultat. Avons-nous comblé la distance, avons-nous rempli le vide, avons-nous franchi l'abîme entre l'un et l'autre ? Jean-François Lacombe y travaille. ←

Jean-François Lacombe, *Kortunefookie*
Articule, Montréal
27 juin – 31 juillet 2009

François CHALIFOUR pratique depuis plus de vingt-cinq ans la peinture, le dessin et l'installation multidisciplinaire. Docteur en sémiologie, il est aussi un théoricien et critique reconnu. Il poursuit par ailleurs une carrière en enseignement au Cégep de l'Outaouais et à l'Université du Québec en Outaouais.



Jean-François LACOMBE,
Kortunefookie, 2009. Photo :
Christian Desjardins.

←
Jean-François LACOMBE,
Kortunefookie, 2009. Détail.
Photo : J.-F. Lacombe.